

Prologue

Baku

Quatre-vingt douze jours.

C'était son quatre-vingt-douzième jogging sur la plage depuis sa rupture avec Étienne. Trois mois jour pour jour, et pourtant chaque matin, lorsque Valérie partait courir, elle revivait l'ultimatum qu'elle lui avait lancé ce matin-là en lançant ses baskets :

– Quand je reviens, je ne veux plus voir une seule de tes affaires dans mon appart. Tu prends ta brosse à dents, tes chaussettes, et tu dégages.

À chaque foulée, ses cheveux blond cendré noués en queue de cheval balayaient sa nuque, et ses baskets s'enfonçaient dans le sable, en rythme avec la musique qui pulsait à fond dans le casque de son vieux Walkman. Comme à son habitude, Baku trottinait juste un mètre devant elle, calquant son allure sur la sienne. Quand elle marchait, le labrador faisait le fou, gambadait autour d'elle, lui rapportait les bâtons échoués par la marée pour qu'elle les

lui jette dans les vagues, bondissait dans l'eau glacée avec des jappements de joie. Mais quand elle courait, il restait près d'elle, aussi sage et concentré qu'un chien guide d'aveugle. Elle s'y était habituée, si bien qu'il lui semblait difficile d'imaginer mener à bien cet exercice en l'absence de son fidèle compagnon, même si celui-ci faisait partie des plaies béantes qui empêchaient la douleur de disparaître.

Elle revoyait encore l'expression de pure joie espiègle sur le visage d'Étienne quand il lui avait ramené le chiot, emballé dans une couverture au fond d'une boîte en carton.

– Il s'appelle Baku.

– C'est du japonais ? Ça veut dire quoi ?

Un sourire énigmatique s'était inscrit sur les lèvres d'Étienne. Il évoquait très rarement les deux années d'études qu'il avait passées à Tokyo, mais elles l'avaient profondément marqué. Après une courte hésitation, il avait expliqué :

– C'est une créature fantastique, une sorte de chimère qui chasse les cauchemars. Il te protégera quand je ne serai pas là pour dormir à tes côtés.

Valérie ne s'y était pas trompée : c'était un cadeau magnifique et en même temps un refus poli de venir pour de bon vivre avec elle, comme elle le lui demandait depuis des mois. Elle était pourtant à des lieues d'imaginer ce qui occupait véritablement ses soirées lorsqu'il ne dormait pas chez elle.

Une pointe de colère la vrilla à cette pensée. Elle allongea sa foulée, pour pouvoir prétendre que la douleur qui lui oppressait la poitrine était celle de la course et que les larmes qui lui trempaient le visage étaient le fait du vent froid qui la frappait de face. Baku jappa deux fois pour saluer avec enthousiasme ce changement d'allure.

Le tout, c'était de s'accrocher à ce ressentiment et à la rage qui l'accompagnait. Ne pas se laisser gagner par la nostalgie de ses doigts sur sa peau, sa bouche qui déposait des baisers comme des cadeaux dans le creux de sa nuque alors qu'elle se penchait sur l'écran de son ordinateur, tard le soir, pour boucler un dossier. Son rire grave quand elle soupirait et abandonnait enfin le clavier pour le suivre au lit. L'étreinte chaude et rassurante qui l'enveloppait quand elle se laissait glisser contre son corps nu sous les draps. Rien de tout ça n'avait d'importance ou de valeur. Il l'avait trahie.

Elle avait toujours su que le jour viendrait où elle devrait le revoir dans des circonstances différentes. Il était évident qu'avec leurs boulots respectifs, il ne se passerait pas très longtemps avant qu'ils aient à se croiser professionnellement. Elle pouvait gérer cette réunion, elle le savait. Son directeur serait présent, ainsi que le patron d'Étienne. Ni l'un ni l'autre n'étaient au courant de leur relation passée. Elle n'avait qu'à se comporter de manière totalement professionnelle, comme elle en avait l'habitude. Se concentrer sur la colère. Ne pas se laisser noyer dans le marron de ces yeux tendres qu'elle avait tellement aimés.

Tout à coup, la douleur dans les muscles de ses cuisses et l'impression que ses poumons allaient exploser passèrent le seuil du supportable. Elle ne pourrait plus courir un mètre de plus. Elle s'arrêta et se pencha en avant, haletante, les deux mains crispées sur ses genoux à travers le coton gris chiné de son survêtement. Le labrador se laissa entraîner encore quelques foulées avant de réaliser que sa maîtresse ne le suivait plus, puis négocia un brusque demi-tour pour revenir vers elle en bondissant joyeusement.

– Bon chien, Baku, haleta-t-elle péniblement.

Moulée dans un tailleur crème et plantée sur des talons aiguilles de dix centimètres de haut, Valérie était résolue à tout mettre en œuvre pour que son image s’incruste dans la rétine d’Étienne et y reste à jamais gravée, douloureuse réminiscence de ce qu’il avait perdu en la quittant. Ou plus exactement, quand elle l’avait quitté après avoir découvert son infidélité. Alors qu’elle traversait le couloir du sixième étage sur les pas de son directeur, elle revivait en pensée le défilé implacable des photos tirées de la pellicule qu’Étienne avait imprudemment laissée traîner chez elle, trois mois plus tôt. Elle avait failli mourir de honte quand le photographe, goguenard, les lui avait rendues au milieu des photos de paysages qu’elle lui avait apportées. Ce souvenir l’aidait à rassembler la colère dont elle avait besoin pour se galvaniser. Le plus dur à avaler, ce n’était pas que la fille était beaucoup plus jeune qu’elle, ou beaucoup plus jolie, avec ses petits seins en poire, bien fermes, bien moulés, mais c’était ce qu’il était en train de lui faire.

Étienne et son propre patron se trouvaient déjà dans la salle de réunion, ordinateurs et cartes de visites étalés devant eux. Les hommes se présentèrent.

– Je suis Alain Bernard, directeur des systèmes d’information, et voici Valérie Martin, chef de projet SIRH.

– Jean-François Merisier, PDG de SmartManager. Mon collaborateur Étienne Pleyel ici présent est notre chef de produit.

Avant qu’elle ait le temps de réagir, sa main se retrouva capturée dans la poigne ferme d’Étienne, qui la fixait droit dans les yeux avec un sourire en coin.

Étienne n'était pas le genre d'homme sur lequel on se retourne dans la rue, mais son charme discret avait toujours exercé sur Valérie une attraction puissante. Il était grand et mince, sportif, et ses lunettes lui donnaient un air sérieux qui inspirait une confiance immédiate. Évidemment, lui aussi avait mis le paquet : la cravate qu'elle préférait, la bleu clair, dont les fines rayures marron semblaient prolonger l'éclat brun doré de ses iris ; le costume qu'il avait fait faire sur mesure pour Noël dernier, et qu'il ne mettait que pour les grandes occasions. Et puis il sortait de chez le coiffeur ; ses cheveux châtain étaient coupés court sur ses tempes et rasés de près sur la nuque, dégagant ses traits fins et anguleux.

– Bonjour, Mademoiselle Martin, murmura-t-il d'une voix traînante en étirant les lèvres.

Exactement celle qu'il prenait pour exiger d'elle les choses les plus osées quand ils faisaient l'amour. Cette voix rocailleuse, qui semblait s'accrocher sur chaque syllabe, c'était le ton qu'il avait adopté la première fois où il lui avait demandé de le prendre dans sa bouche. C'était le ton qu'il avait quand il refusait catégoriquement de se laisser attirer jusqu'à la chambre et exigeait de la prendre sur place, sans attendre une seconde, dans la cuisine, dans le couloir, n'importe où. Du moins, elle avait trouvé cela osé, jusqu'à ce qu'elle découvre ce dont il était réellement capable.

Étienne sembla lire directement en elle tout ce qui lui traversait l'esprit et lui adressa un sourire de jubilation. Ah ! c'est comme ça qu'il voulait la jouer. Allumeur, moqueur, bouffi de sous-entendus. Elle pouvait le prendre à son propre jeu sur ce terrain.

Elle s'assit en face de son ex pour écouter la présentation déroulée par le PDG de SmartManager, les bras croisés devant elle et penchée en avant. Elle savait que dans cette position, elle offrait au regard d'Étienne son meilleur profil, la courbe délicate de son visage qui, vu sous cet angle, formait un ovale parfait. Il avait tant de fois longé du bout des doigts cette ligne symbolique, dessinant la pointe d'un sourcil fin et arqué, contournant la pommette saillante mais gracieuse avant de glisser vers l'épaule en une caresse prometteuse. S'il baissait un peu les yeux, il verrait comme la pression de ses bras repliés faisait bomber ses seins ; il devinerait son souffle légèrement saccadé qui les soulevait, révélant un trouble qui faisait trembler ses cuisses. Il reconnaîtrait ces signes imperceptibles qui tant de fois avaient précédé leurs ébats et sentirait son propre plaisir gonfler contre la couture ajustée de son pantalon.

Tandis qu'elle se laissait ainsi emporter par son propre stratagème, un léger soupir lui échappa et son regard croisa celui d'Étienne, en face d'elle. Pas de doute, il se trouvait dans le même état. Sa respiration était haletante et il la déshabillait d'un œil brûlant. Elle lui rendit le sourire qu'elle lui avait refusé tout à l'heure et le vit distinctement fulminer.

Peu après, son patron lui passa la parole pour qu'il présente le produit. Il accompagnait son discours de gestes précis et élégants que Valérie dégustait sans vergogne. Son costume noir bien coupé dessinait la ligne ferme de ses épaules carrées, son dos puissant, ses cuisses musclées et ses fesses fermes.

Ce n'est que lorsqu'il revint s'asseoir en face d'elle et que les négociations démarrèrent qu'elle attaqua. Au

détour d'un compliment lancé par Bernard, elle acquiesça avec un sourire ambigu et renchérit :

– C'est vrai, vous avez l'air d'être des experts, ce développement devrait être dans vos *cordes*.

Elle avait appuyé sur la fin de sa phrase avec une nonchalance feinte et elle vit distinctement Étienne sursauter. Il fronça les sourcils et se raidit imperceptiblement dans son costume.

Valérie baissa doucement les paupières et, à l'abri de ses longs cils papillonnants, se remémora encore une fois les photos pour se donner du courage. Ce regard qu'il avait alors que son souffle se perdait dans le cou de cette fille. L'abandon total dont elle semblait faire preuve. Et les doigts d'Étienne, crispés sur la corde qui lui barrait la poitrine. Ah ! c'était son jardin secret ? Eh bien, elle allait le piétiner. Ici. En pleine réunion avec son patron.

La discussion avait repris et Étienne avait retrouvé sa contenance.

– Cependant, dans ce cas, les tableaux de bord tendent à se complexifier, était-il en train d'expliquer avec sérieux.

– Oui, c'est exactement le *nœud* du problème, acquiesça Valérie en posant un menton pensif dans le creux de sa main. Toutefois nous sommes très *attachés* à cette fonctionnalité.

Étienne la fusilla du regard. Elle lui répondit par un sourire ironique.

Oui, le pire c'était ce regard. Dans aucune de leurs étreintes, si magiques soient-elles, elle ne lui avait vu cette expression de pure dévotion, d'abandon, alors même qu'il restait complètement en contrôle et qu'il tirait sur les liens qui immobilisaient la fille. La série de photos était

cruellement explicite ; on y comprenait tout le processus. On devinait la précision des mouvements, la concentration accordée au choix de l'endroit précis où les liens entamaient les chairs, la construction progressive d'une œuvre dont clairement le sens la dépassait. Il prétendait que c'était un sport, que cela n'avait rien de sexuel. Foutaises. Elle ne l'avait vu qu'en photo et elle n'avait jamais rien contemplé d'aussi érotique de toute sa vie.

– Ces données sont stockées dans des tables séparées, objecta Étienne à une question posée par le directeur, une pointe d'agacement dans la voix.

Valérie savait que ce n'étaient pas les questions de Bernard qui le poussaient à bout. Elle était prête à porter l'estocade.

– Justement, on vous demande de créer du lien. Votre logiciel sait faire ça, non ? Créer du *lien* ?

Il se tourna vers elle avec un sourire acide, les deux poings crispés sur la table.

– Vous ne croyez pas si bien dire. C'est pour ainsi dire notre spécialité.

– Val !

Elle remontait le couloir aussi vite qu'elle pouvait dans l'autre direction, mais sa jupe fourreau et ses talons interminables entravaient sa course, si bien qu'Étienne n'eut aucun mal à la rattraper.

– Val. S'il te plaît.

Il l'empoigna par le bras pour la forcer à s'arrêter et à se retourner, attentif quand même à ne pas lui faire mal. Acculée contre le mur blanc, elle se dégagea vivement et darda sur lui un regard furieux.